

« Un critique de l'Occident »

Entretien accordé au magazine L'Incorrect à l'occasion du centenaire de la naissance de Soljénitsyne et publié dans une version écourtée en mars 2019. Il est ici publié dans son intégralité.

L'Incorrect : En France, la publication en 1974 de *L'Archipel du Goulag* ne fut pas seulement un événement littéraire mais un tournant majeur de notre vie intellectuelle, un moment intense de crise politique et idéologique. Certains témoins de l'époque en parlent encore aujourd'hui comme d'un « tremblement de terre » ou d'une « bombe aux effets prolongés ». Ce n'était pourtant pas la première fois que la réalité du système concentrationnaire et la nature totalitaire du régime soviétique étaient révélées et dénoncées, notamment par des militants libertaires et des écrivains tels Victor Serge, Ante Ciliga ou Panaït Istrati. Pourquoi donc a-t-on pu parler d'« un avant et d'un après » Soljénitsyne ?

Véronique Hallereau : Trois facteurs se conjoignent pour qu'il y ait un avant et un après *l'Archipel*. Il y a d'abord une conjoncture historique : après 1968, le communisme à la soviétique a perdu de son pouvoir d'incarner la gauche absolue. La répression du Printemps de Prague – une expérience socialiste – a montré le visage impérialiste de l'URSS, et les mouvements gauchistes lui disputent sa légitimité. Ensuite, les circonstances de l'écriture et de la publication de *l'Archipel du Goulag* ont joué un rôle majeur : l'œuvre est écrite par un écrivain russe mondialement connu (révélé par son récit *Une journée d'Ivan Denissovitch* qui fut publié avec l'aval du régime), prix Nobel de littérature, et ce, alors qu'il vit en Union soviétique et qu'il risque sa vie. La publication de l'œuvre lui vaut d'être déchu de sa citoyenneté et expulsé de son pays, le premier depuis Trotski : une telle réaction du pouvoir soviétique ne peut qu'accréditer l'importance de l'œuvre ! Enfin, il y a l'œuvre elle-même, à la forme unique : recherche de la vérité historique, cri de justice, harmoniques des voix multiples des prisonniers orchestrées par l'une d'elles, celle de l'écrivain, dont le souffle et l'énergie emportent le lecteur, qui ne peut plus justifier un régime inhumain par de quelconques lois de l'Histoire.

Quelle fut la place de Soljénitsyne au sein de cette nébuleuse diverse et complexe qu'était la dissidence soviétique ? Des dissidents importants, comme Alexandre Zinoviev ou André Siniavski, eurent parfois des mots très sévères à son égard, le qualifiant de « Père-la-Justice » – Zinoviev dans *Les Hauteurs béantes* – ou moquant son prophétisme et, même, son « khomeynisme » (sic.). Comment expliquer ces attaques violentes venant d'écrivains qui, malgré les divergences, auraient pu se sentir solidaires de l'auteur du *Premier Cercle* ?

La question de la dissidence est complexe en effet. Si les auteurs que vous citez étaient *de facto*, par

leurs écrits, en dissidence du régime, ils n'appartenaient pas tous au mouvement de la dissidence, qu'incarne mieux un Sakharov, mouvement militant de solidarité et de lutte pour les droits. Zinoviev n'avait aucune activité politique et se disait communiste ; Soljénitsyne privilégiait son propre combat contre le mensonge idéologique du pouvoir, et pour retrouver la vérité historique, d'abord sur le système soviétique (ce fut *l'Archipel*) puis sur la Révolution (*La Roue rouge*). Les désaccords entre eux – réciproques – s'expliquent par des tempéraments opposés et des divergences radicales sur l'interprétation de l'histoire russe au XXème siècle et sur l'avenir souhaitable pour le pays.

Expulsé d'Union soviétique, Soljénitsyne va vivre en exil en Occident, d'abord à Zurich puis aux Etats-Unis, jusqu'à retour définitif dans sa patrie russe en 1994. Durant ce séjour forcé dans le monde libre, Soljénitsyne critiqua – on pense au fameux *Discours de Harvard* de 1978 – certains vices et certaines limites des démocraties libérales. Quel était le cœur de cette critique ?

La faille essentielle qu'il voit dans nos sociétés est d'avoir mis l'homme au centre : Soljénitsyne est un critique de l'humanisme. Cet homme moderne, en outre, est un rationaliste, tourné vers l'acquisition illimitée de biens matériels et la volonté de maîtriser la nature pour ce qu'il croit être son intérêt. Soljénitsyne a critiqué le complexe de supériorité des sociétés occidentales, que l'indéniable avance technique et la plus grande richesse matérielle poussent à se poser en exemple de développement humain. Il le dit dans son discours *Le déclin du courage* : il ne pouvait faire des sociétés occidentales un modèle à suivre : l'homme y était amoindri, il perdait de sa fermeté morale. La « foire du Commerce », le bruit continu du divertissement, de la palabre (et les réseaux sociaux n'ont rien arrangé depuis !), étouffaient l'âme, aussi sûrement que dans les pays communistes – et plus insidieusement, en s'appuyant sur le bien-être du corps.

Les journalistes et les intellectuels français semblent avoir des difficultés à situer politiquement Soljénitsyne. Ils l'ont qualifié tour à tour de démocrate antitotalitaire, de slavophile nostalgique, de nationaliste chauvin à penchants antisémites et autoritaires, de conservateur libéral et même de gaulliste russe. On s'y perd un peu. Peut-on vraiment définir une ligne politique soljénitsynienne ?

Les journalistes et les intellectuels ont des difficultés parce qu'ils oublient que Soljénitsyne est un écrivain, et qu'un écrivain qui pense le fait en dehors des catégories toutes prêtes qu'ils ont à leur disposition. Soljénitsyne a une ligne spirituelle qui a des implications politiques, mais qui ne s'y réduit pas. La plus importante de ces implications est exprimée dans son article « Du repentir et de la modération comme catégories de la vie des nations ». Les nations, comme les hommes, doivent

modérer leurs ambitions politiques et économiques, et privilégier l'approfondissement des forces spirituelles ; l'amour de la patrie est lucide et critique, et n'a rien de chauvin ni d'agressif. Il est pour la participation des individus à la vie politique, comme une forme de leur responsabilité sociale, dans le cadre d'une démocratie des petits espaces, dont il a admiré le fonctionnement en Suisse et dans le Vermont, aux Etats-Unis. Ce qui montre au passage que Soljénitsyne n'est pas un détracteur de l'Occident quand celui-ci est fidèle à ses meilleures traditions. Il n'y a chez lui aucune volonté de revenir à une Russie pré-révolutionnaire, simplement une attention à ce que la Russie a pu connaître d'expérience démocratique dans son histoire.

Mort en 2008, Soljénitsyne a pu assister à l'ascension de Vladimir Poutine et à la consolidation de son pouvoir. Comment a-t-il jugé cet événement ?

Dans l'arrivée de Poutine au pouvoir, Soljénitsyne a surtout apprécié la fin des années Eltsine et de la sortie calamiteuse du communisme, et la restauration de l'Etat. Mais il était critique de son inaction avec l'absence de repentir pour les crimes du communisme, l'absence de démocratie politique et une corruption massive.

Soljénitsyne se faisait-il une certaine idée de la Russie ?

Selon lui, la Russie, après avoir souffert un siècle d'idéologie au pouvoir, avait surtout besoin de récupérer ses forces matérielles et morales. Il était soucieux de sa survie en tant que nation – or la nation donne accès à l'universel. Il le dit à la fin de sa vie : « l'union intime du national et de l'universel [sera] la qualité la plus nécessaire et la plus fructueuse des siècles à venir ».